

Chapitre un

J'ai perdu Larissa – 1943

La salle sentait le savon et la lumière crue me faisait mal aux yeux. J'ai serré très fort la main de Larissa. *Après tout, je suis sa grande sœur, me suis-je dit, et j'en suis responsable. Je pourrais facilement la perdre dans cette mer d'enfants, et nous avons déjà assez souffert.* Larissa a levé la tête pour me regarder et j'ai vu ses lèvres bouger, mais je n'entendais pas ce qu'elle me disait à cause des pleurs et des cris des enfants. Je me suis penchée pour qu'elle puisse me parler dans l'oreille.

— Ne me laisse pas, a-t-elle dit.

Je l'ai serrée dans mes bras et je l'ai bercée en lui fredonnant doucement notre berceuse préférée.

Nous avons été interrompues par une femme en blanc qui a claqué des mains. La pièce est devenue silencieuse. La femme s'est mise à circuler parmi nous, puis elle a claqué des mains très fort, encore une fois.

— Les enfants! a-t-elle dit en allemand, d'un ton autoritaire. Vous allez maintenant passer un examen

médical.

Les enfants, dont plusieurs pleurnichaient, ont été placés en une longue file sinueuse qui occupait presque toute la salle. J'observais ceux qui nous précédaient tandis qu'on les faisait passer à tour de rôle derrière un grand rideau blanc.

Son tour venu, Larissa a écarquillé les yeux, morte de peur. Je ne voulais pas me séparer d'elle, mais l'infirmière l'a forcée à me lâcher la main.

— Lida, reste avec moi! m'a-t-elle suppliée.

Je me suis placée au bord du rideau et j'ai regardé la femme ordonner à Larissa de retirer sa chemise de nuit. Ma sœur a rougi de honte. Puis la femme a approché un objet de métal de son visage et Larissa a hurlé. Je me suis précipitée pour tenter d'obliger l'infirmière à lâcher l'objet, mais elle a demandé de l'aide et quelqu'un m'a fait reculer. Quand ils en ont eu fini avec Larissa, ils lui ont dit d'aller se placer à l'autre bout de la salle.

Mon tour venu, je me suis à peine rendu compte de ce qu'ils me faisaient. Mes yeux étaient braqués sur Larissa. Elle était avec trois autres enfants. Des douzaines d'autres avaient reçu l'ordre de se regrouper dans un coin de la salle.

Quand l'infirmière en a eu fini avec moi, j'ai remis ma chemise de nuit et on m'a ordonné d'aller rejoindre le groupe le plus nombreux, et non celui de Larissa.

— Je dois être dans l'autre groupe, ai-je dit à l'infirmière en indiquant Larissa qui tendait les bras vers moi, visiblement paniquée.

L'infirmière a pincé les lèvres et m'a répondu : « Pas de discussion! »

Elle a posé les mains sur mes épaules et m'a envoyée

rejoindre le groupe le plus nombreux. Puis on nous a fait sortir dehors en pleine nuit, par une porte grande ouverte.

Larissa a crié :

— Lida! Ne me laisse pas!

J'ai regardé dans la salle, mais je ne l'ai pas aperçue.

J'ai crié :

— Je vais te retrouver, Larissa! C'est promis.

Courage!

J'ai reçu une gifle en plein visage et je me suis étalée dans l'herbe humide. Je me suis relevée et j'ai tenté de me faufiler à travers la mer d'enfants. Je devais absolument rejoindre Larissa.

Des bras forts m'ont enserrée par le torse et m'ont soulevée. On m'a jetée dans le noir, et la porte s'est refermée en grinçant.



La noirceur.

J'ai rêvé que je flottais dans une mer d'abeilles qui bourdonnaient. Nous étions bercées par un mouvement d'avant en arrière et j'ai fredonné notre berceuse en imaginant que j'étais dans les bras de Mama. J'ai ouvert les yeux. Il faisait si noir qu'il a fallu un bon moment avant que mes yeux s'habituent à la lumière.

La pièce dans laquelle je me trouvais était bondée et surchauffée. Les murs étaient en métal et ça sentait le crottin. J'avais du mal à respirer à cause de la chaleur, de la puanteur et du manque d'air. Puis je me suis rendu compte que nous étions en mouvement. En fait, ce n'était pas une pièce, mais un wagon de train, de ceux dont on se sert pour le transport du bétail. C'était ça qui me berçait d'avant en arrière. Et ce n'était pas le

bourdonnement des abeilles que j'entendais, mais plutôt des murmures d'enfants effrayés et le bruit des roues du train sur les rails. L'avantage, c'était qu'on n'entendait plus les bruits de la guerre.

— Quelqu'un sait-il où on va?

Les enfants se sont tus, puis une petite voix a dit :
« En Allemagne, je crois. »

Mon cœur s'est serré. Si on nous emmenait en Allemagne, comment pourrais-je retrouver Larissa? Où qu'elle soit à ce moment-là, elle devait se sentir si seule, si effrayée!

J'ai essayé de me lever mais, avec les mouvements du wagon et la pénombre, je suis tombée à la renverse et un de mes pieds nus est allé frapper la poitrine d'une autre fillette.

— Aïe! a-t-elle crié.

— Pardon, ai-je dit.

Puisqu'il était impossible de se tenir debout, je me suis assise et j'ai tenté de comprendre où je me trouvais. Je distinguais un amoncellement de jambes, de bras et de tignasses : il y avait tellement d'enfants qu'ils étaient entassés les uns sur les autres. Ça sentait mauvais et j'entendais un bruit d'eau dans un coin.

— Qu'y a-t-il dans ce coin? ai-je demandé.

— Nos toilettes, a répondu la fillette à qui j'avais donné un coup de pied. Un simple seau.

J'ai plissé le nez. Tous ces enfants et un seul seau pour se soulager? Pas étonnant que ça pue autant!

Je me suis lentement éloignée du seau nauséabond en prenant garde de ne pas blesser les enfants qui étaient sur mon passage. Je suis finalement arrivée de l'autre côté

du wagon. Sur le mur, un rai de lumière encadrait un panneau. Une porte! J'ai frappé à coups de poing et j'ai crié de toutes mes forces. Les enfants qui y étaient appuyés se sont écartés.

— Tu n'y arriveras pas, a dit un garçon. On a déjà essayé de l'ouvrir.

J'ai tourné la tête et, dans la pénombre, j'ai distingué une silhouette à la tête échevelée. Quelque chose de sombre lui rayait la joue. Du sang?

D'une main, je me suis servie des rainures dans le panneau pour m'aider à rester debout et de l'autre j'ai tâté un long levier qui barrait la porte. J'ai pressé dessus de toutes mes forces. Il s'est abaissé, puis est revenu à sa position initiale sans que la porte ne s'ouvre.

— Elle est verrouillée de l'extérieur, a dit une fillette.

J'ai recommencé à tambouriner contre la porte. Il ne s'est rien passé.

Le garçon échevelé a levé la tête vers moi et a dit :

— Et si elle finit par s'ouvrir, que feras-tu? Tu tomberas sur la voie ferrée, au beau milieu de nulle part?

Je me suis laissée glisser contre la porte, et je me suis assise à côté de lui. J'ai entouré mes jambes de mes bras et j'ai fixé le bout de mes pieds. Larissa était-elle dans un wagon à bestiaux, elle aussi, en route vers une destination inconnue? Comment allais-je faire pour la retrouver? Et moi, qu'allais-je devenir?



Pour rompre l'ennui et oublier un peu la noirceur, les enfants se sont mis à demander leurs noms à leurs voisins. Le garçon échevelé s'appelait Luka Barukovich et venait de Kiev. À côté de lui, c'était Zenia Chornij, qui

était aussi originaire de Kiev. La fillette à qui j'avais donné un coup de pied s'appelait Marika Steshyn. Elle était de Babin, une ville située près de mon village de Verenchanka. Le mince rai de lumière encadrant la porte était mon seul repère temporel. Il a pâli, puis a disparu complètement. Je me suis endormie.

Dans cet état entre le réveil et le cauchemar, mon corps suivait le balancement du wagon. Un des enfants, la voix rauque à force de pleurer, récitait des prières. Puis, petit à petit, le rai de lumière est réapparu autour de la porte.

La journée n'en finissait plus de passer. J'avais faim, soif et trop chaud, comme tous les autres.

Puis il y a eu une seconde nuit. Allions-nous tous mourir dans ce wagon à bestiaux?

Les roues du train ont grincé sur les rails, puis nous nous sommes arrêtés. La porte coulissante s'est ouverte. Je serais tombée en bas du wagon si je ne m'étais pas accrochée à Marika qui dormait d'un sommeil agité, la tête sur mes genoux. La lumière du jour subite m'a fait mal aux yeux et mes poumons se sont remplis d'une bouffée d'air froid qui me piquait l'intérieur comme mille aiguilles.

Je me suis relevée et j'ai plissé les yeux en tentant de comprendre la scène qui se déroulait dehors, devant le wagon. Un jeune soldat nazi, le visage marqué par l'acné, pointait un fusil en direction de Luka. J'ai ouvert la bouche pour crier, mais aucun son n'en est sorti. J'avais la bouche et la gorge sèches comme si j'avais avalé de la sciure.

Derrière le soldat, je distinguais un genre de dépôt ferroviaire ou, peut-être, une bourgade. Difficile de dire.

Il y avait des bâtiments en bois dont la plupart tenaient encore debout ainsi que de pauvres gens qui piétinaient sur place. Les rares enseignes que je pouvais voir étaient toutes en allemand.

On a entendu un sifflement très aigu, suivi d'un *boum*. Au loin, on a aperçu un nuage de fumée. Un bombardement!

— Restez à l'intérieur, sales cochons de Russes, a crié le jeune soldat en allemand, en nous menaçant de son arme.

Pourquoi disait-il que nous étions des Russes? Et des cochons, en plus. Je n'ai pas osé poser la question.

Il s'est retourné et a fait signe à une personne que nous ne pouvions pas voir. La porte d'un des bâtiments s'est ouverte et une femme aux joues creuses et vêtue de haillons est apparue derrière lui. Elle portait sur ses épaules une longue perche avec, à chaque bout, un seau à eau. Elle s'est arrêtée à côté de lui pour attendre ses ordres.

D'un geste impatient, il lui a signifié d'aller déposer les seaux dans notre wagon.

— Rendez-vous utiles, sinon ils vous tueront, s'est-elle empressée de nous chuchoter en ukrainien tout en soulevant un seau rempli d'eau, puis en le déposant dans le wagon, entre nos jambes.

— Silence! a crié le soldat.

Pourquoi criait-il ainsi?

Il a pointé son arme en direction de la femme.

Elle lui a jeté un regard affolé. Elle a soulevé le second seau et Luka l'a saisi par l'anse. Nous nous sommes reculés pour libérer un petit coin de plancher. Le seau était rempli d'une espèce de boue grise.

La porte s'est refermée et nous nous sommes retrouvés dans le noir. Le train a eu un soubresaut, puis il est reparti.

À quatre pattes, je me suis rendue jusqu'au seau rempli de boue grise et l'ai senti. Il s'en dégagéait une odeur de moisi qui me rappelait les déchets de légumes pourris que Mama utilisait pour fertiliser notre jardin quand nous avions encore une maison. Dans d'autres circonstances, j'aurais eu mal au cœur, mais il y avait si longtemps que je n'avais rien mangé que mon ventre s'est mis à gargouiller. J'ai plongé mon doigt dans le seau. C'était tiède. J'ai goûté.

— De la soupe, ai-je dit.

Comme il n'y avait ni bols ni cuillères, nous nous sommes placés à tour de rôle devant le seau pour y prendre un peu de cette horreur dans le creux de nos mains. Quand j'ai eu ma ration, j'ai senti un morceau de navet passer sur ma langue, mais, pour le reste, ce n'était que de l'eau. J'ai lentement mastiqué le navet, puis je l'ai avalé. Le petit bout de purée qui est descendu dans ma gorge desséchée m'a fait l'effet d'un baume.

Mes yeux s'étaient habitués à la pénombre du wagon et je pouvais observer les autres qui faisaient la queue pour pouvoir avaler leur part de cette soupe claire. Marika ne s'est pas mise en ligne. Elle ne s'est même pas assise. Je me suis rendue jusqu'à elle et j'ai posé ma main sur son front. Il était froid, trop froid.

— Marika, il faut manger, ai-je dit.

Je l'ai secouée doucement par les épaules. Elle a entrouvert les yeux. J'ai cru qu'elle me regardait, mais elle les a aussitôt refermés.

Je suis retournée vers le seau de lavasse aux navets et me suis glissée jusqu'au début de la queue.

— Marika doit absolument manger, ai-je dit.

Les enfants qui étaient près du seau m'ont laissée passer et j'ai pris dans mes mains tout ce que je pouvais trouver de morceaux. J'ai eu du mal à revenir à cause du balancement du wagon, de la noirceur et de tous les enfants. Mais chaque fois que j'étais sur le point de tomber, quelqu'un me rattrapait.

Luka et Zenia ont fait asseoir Marika en la soutenant de chaque côté. Je me suis mise à genoux devant elle et j'ai placé mes mains devant son visage. Elle a plissé le nez. Elle rêvait peut-être de quelque chose de mieux que ces quelques bouts de navets nauséabonds. Elle a ouvert les yeux pour regarder.

— Mange, ai-je dit.

Elle a pris mes mains dans les siennes et les a approchées de ses lèvres. Elle a avalé un morceau de navet ramolli et s'est étouffée.

— Doucement, ai-je dit.

Elle tenait mes mains près de sa bouche comme si elle avait peur que je ne lui en donne pas plus. Elle a consciencieusement mastiqué puis avalé tous les petits bouts de navet. Elle s'est léché les doigts, a repoussé mes mains puis, épuisée, elle s'est laissée retomber dans les bras de Zenia.

Quand le tour de Luka est venu, il ne restait pratiquement plus de soupe car il était le dernier de la queue. Nous avons donc inversé l'ordre pour l'eau afin de lui permettre d'en avoir quelques bonnes gorgées.

Après ces bouchées de nourriture et ces gorgées

d'eau, je me sentais plus forte.

— Je me demande ce qu'a voulu dire cette femme en nous disant « Rendez-vous utiles, sinon ils vous tueront ».

— Nous sommes trop jeunes pour être utiles aux nazis, a dit Luka. Et ceux qui ne leur sont d'aucune utilité se font tuer.

Chacun de ces mots me pesaient sur le cœur comme de lourdes pierres. Si moi j'étais trop jeune pour être utile, Larissa l'était à plus forte raison. Comment pourrait-elle se montrer utile? Comment la sauver? Je devais d'abord trouver le moyen de sauver ma propre peau.

— Quel genre de travail pourrais-je bien faire? ai-je demandé.

— Invente-toi un talent, a dit Luka. Et mens sur ton âge.

— Comment sais-tu cela? ai-je ajouté.

Luka a soupiré.

— Ce n'est pas la première fois que les nazis me capturent.